Séjour à la Casa de Velasquez

Octobre 1973 – Octobre 1975

*

Pierre et Laure Gauge

*

Et après le séjour à la Casa…

Avant 1973, j'ignorais tout de la Casa de Velasquez.

Mais j'avais déjà découvert l'Espagne.

En septembre 1968, au cours d'un périple circulaire avec Laure et ses parents, nous en avions découvert presque toutes les régions. Ayant franchi la frontière, là où la Garonne traverse les Pyrénées, en neuf jours, de Saragosse, Madrid, Tolède, Grenade, Malaga, Cordoue, Séville, Caceres, Salamanque, Burgos, Pampelune, à Roncevaux ! Quittant ce pays, je savais que nous y retournerions, je le promettais à Laure.

Cette même année, 1968, et celles qui suivirent, je travaillais aux Editions de l'Eolienne (société de productions cinématographiques). Je devais réaliser des films de courte durée (3 minutes) et muets, destinés à l'enseignement. J'avais commencé plusieurs séries. Particulièrement deux sur l'Histoire Contemporaine. Pour ce faire, je travaillais avec l'historien Marc Ferro (ce fut avec lui le début d'une longue collaboration). Nous avions décidé que notre première série d'une quinzaine de films couvrirait la guerre civile espagnole (1936-1939).

A travers les cinémathèques d'actualité, nous recherchions des documents. A travers mes lectures, je découvrais le coup d'état de Franco et la lutte des républicains espagnols. Je les suivais presque au jour le jour dans des lieux que j'avais traversés quelques semaines auparavant. Mais eux, c'est en combattant qu'ils avaient été filmés trente ans auparavant. Je me familiarisais avec ce peuple espagnol ; j'apprenais à le connaître, je découvrais jusqu'où il pouvait aller.

S'incrustaient dans ma mémoire des centaines de visages de combattants et de combattantes républicains sur les différents fronts : Teruel, Belchite et bien d'autres lieux. « NO PASARAN ». En 1939, une colonne de femmes et d'hommes franchissent la frontière pour pénétrer en France. Une gamine à qui il manque une jambe marche à côté de son père qui lui donne la main. De son bras libre, elle s'aide maladroitement d'une béquille...

*

En 1972, cette maison de production dût mettre fin à mon contrat (les films qu'ils produisaient et que je réalisais n'eurent jamais l'honneur d'être visionnés par les services du Ministère de l'Education Nationale). Toujours en relation avec Henri Agel que j'avais eu comme professeur au Lycée Voltaire en 1954-1955 (classe de préparation au concours d'entrée

à l'I.D.H.E.C. – Institut des Hautes Etudes Cinématographiques). A cette époque, en 1973, il était à l'Université de Montpellier. Ayant appris qu'une bourse pour un cinéaste venait d'être créée à la Casa de Velasquez à Madrid, il m'en avertit et me conseilla d'y postuler. Ce que je fis. Il eut même l'amabilité de parrainer ma candidature, comme cela était demandé dans le dossier d'inscription. Le dossier contenait, outre la candidature au poste, un curriculum-vitae, le parrainage d'une personnalité universitaire ou artistique. Et le plus important, me semblait-il, une réalisation : pour ma part, il s'agissait d'un film de court-métrage (17 minutes) intitulé « LE DERNIER ACTE » ayant pour thème Blaise Pascal et sa pensée.[1]

Ma candidature fut retenue.

J'appris parallèlement ce qu'était la Casa de Velasquez et ce qu'elle représentait à l'étranger. Pour ma femme et pour moi, elle était surtout située à Madrid en Espagne ! Avec nous, notre fille Rachel : elle était bien petite, 9 mois ! Le futur était riche de possibles : pourquoi pas ?

Un poste à Madrid pour une année avec une bourse. Celle-ci pouvait être renouvelée une année de plus.

- Atelier et logement à la Casa de Velasquez.
- Epouse pouvant vivre à la Casa. Pas les enfants (cette clause m'avait été spécifiée bien avant par Monsieur Chevalier, le Directeur).
- Nous étions prêts à débarquer avec notre fille, ce que nous fîmes avec une certaine inconscience ! Mais le personnel espagnol, qui se tenait à l'accueil nous dénicha un point de chute sur la Gran Via pour plusieurs nuits. Et c'est grâce à Madame Chevalier qui trouva rapidement un appartement, que nous pûmes nous installer à Arguelles.
- Outre sa bourse, le cinéaste disposait d'un budget de 10.000 Francs par an pour la production de sa réalisation (j'appris par la suite que déjà l'année précédente, un candidat avait été retenu, mais il ne fit que l'aller-retour Paris-Madrid, j'imagine que les conditions financières ont dû expliquer son attitude).

[1] Pourquoi un film sur Blaise Pascal ? En classe de seconde au Lycée Henri IV à Paris, mon professeur de Lettres, Marc SANTONI, avait eu l'idée de faire un cours sur « Le Mystère de Jésus » (« Pensées » de Blaise Pascal). En classe de Prépa au Lycée Voltaire, j'avais eu l'idée de réaliser un premier film sur Blaise Pascal, inachevé. Celui que j'ai présenté à la Casa de Velasquez, a été réalisé quelques années après, en 1964, grâce à un producteur qui en avait aimé le scénario, actualisant la pensée de Blaise Pascal.

- Je me devais de posséder une caméra. Pour ma part, j'y ajoutais un magnétophone. Mais le matériel de l'époque (semi-professionnel) ne permettait pas d'enregistrer le son synchronisé avec les images.
- Le Directeur m'avait spécifié que je travaillerais avec un ethnologue. Il m'était aussi suggéré de réaliser un film sur le pèlerinage du Rocio, dans la province de Séville.

*

Il y avait un problème, mais cela ne m'effrayait nullement : c'était la langue espagnole.
Autant Laure, ma femme, avait étudié l'espagnol pendant sa scolarité, et l'année de Propédeutique à Toulouse, autant j'ignorais tout de cette langue. C'est sur place que j'appris le Castillan : pendant la première année, nous avions des cours chaque semaine. De mon côté, je me familiarisais avec la langue en lisant la presse : quotidiens et hebdomadaires, ainsi que certains ouvrages consacrés à ce qui pouvait m'éclairer pour mes recherches. En regardant également la télévision (« Colombo » me fut d'une grande utilité !). De plus, en multipliant nos rapports avec les Espagnols.

Jacques Lacroix, l'ethnologue, et moi-même, nous nous rencontrâmes assez rapidement. Les quelques informations que chacun avait pu glaner par-ci, par-là ; les rencontres que nous avons pu faire (celle que nous avions eue avec Julio Caro Baroja fut pleine d'enseignements) nous faisaient penser qu'il paraissait impossible de prévoir un tel tournage pour cette première année. Déjà en décembre, Laure et moi allâmes à Séville pour rencontrer à nouveaux Jacques Lacroix. Et avec lui, aller déjà voir les lieux où se déroulait ce pèlerinage. Nous fûmes perplexes face à un tel projet !
Ceci fût confirmé quelques mois après, au début du mois de juin, nous étions à Séville. Deux jours passés au Rocio et dans les environs purent nous donner une véritable idée du déroulement de cette fête. Ces deux jours suffirent : il aurait fallu détenir une infrastructure très importante pour rendre compte de cette manifestation (seule une société de télévision pouvait entreprendre une telle production et réalisation). Pour nous, ce fut sans regret que nous abandonnâmes un tel projet.

Pour le choix d'un sujet.

Dès le départ, comme il m'avait été dit que je travaillerais avec un ethnologue, cela excluait tout désir de fiction. De plus, les moyens alloués auraient été vraiment insuffisants pour engager des interprètes. Pour la première fois, je m'orientais vers un film documentaire concernant des personnes de la vie, mes semblables. Le déroulement de la vie quotidienne d'une certaine collectivité. En cela, tout ce qui tournait autour d'une fête populaire ancrée dans une collectivité me paraissait valable. En Espagne, chaque village, chaque communauté a des moments précis de réunions : que ce soit pour une fête religieuse, de même que pour des réunions festives hors du domaine de la religion.

Après des recherches d'informations, après des rencontres, nous nous orientions vers la vie dans un village lors de la Semaine Sainte.

Des femmes, des hommes, éloignés de toute agglomération urbaine importante, leur quotidien, les voir vivre, les voir travailler durant quelques jours, les voir accomplir un rituel religieux. Essayer de témoigner de leur vie à travers les prises de vue que nous pourrions réaliser durant notre séjour à leurs côtés. Gagner leur confiance afin de dialoguer avec eux.

On me parla d'un village bien éloigné d'un monde ultra-civilisé, de sa population perdue dans l'espace et dans le temps, là-bas, bien loin vers la frontière du Portugal, d'une Confrérie ancienne de plusieurs siècles. Ai-je vu à l'époque des photographies des pénitents tout habillés et cagoulés de blanc ?

Nous étions curieux de nous y rendre pour les rencontrer. Ce village, je l'imaginais semblable à « LAS HURDES » du film « Terre sans Pain » de Luis Buñuel réalisé en 1932[2]. Ce village où nous allions aller s'appelait « Bercianos de Aliste ». Nous étions impatients !

Toujours soucieux des problèmes techniques, il me fallait étudier ce qu'il me serait possible de réaliser avec les moyens réels dont je disposerais. L'Ecole de Cinéma de Madrid avait bonne réputation et le Directeur de l'IDHEC à Paris entretenaient de bonnes relations avec son Directeur à Madrid. Mon but était de créer des liens et de voir s'il serait possible de l'associer à mon projet.

---

[2] Quelques mois plus tard, en août 1975, non loin de Ponferrada, nous dénichions le village de Santiago de Peñalba : je filmais une femme agitant une peau de chèvre (un boto) gonflée et remplie de crème pour faire le beurre. Une autre femme tentait de poser une attelle à la patte cassé d'un poulet.

Nos rapports furent bons. Il ne voyait pas d'objection à ce que des élèves de son école viennent travailler avec moi. Il m'en suggéra d'ailleurs deux, Giordano Fava et Jose Luis Martinez. Ils étaient partie prenante avec enthousiasme, ces deux-là pour le tournage de 1974 ! Et en 1975, Jose Luis Martinez accepta de revenir avec deux autres élèves. A chaque fois, je n'ai eu qu'à louer leur disponibilité et leur travail.

En fait, je ne pus rien espérer de l'Ecole : prêt de matériel, salle de montage, etc. En voyant tout ça, il était dit que je ne pourrais pas aller bien loin.

Quand j'exposais de me rendre à Bercianos de Aliste pour filmer la Semaine Sainte, le Directeur de l'Ecole de Cinéma ne comprit pas que je me contente d'une Semaine Sainte aussi peu spectaculaire, que je me rende dans l'Espagne noire… Lui, avec Carlos Saura, étaient allés filmer la Semaine Sainte de Cuenca !

Semaine Sainte de 1974

Séjour à Bercianos de Aliste

Arrivant à Bercianos de Aliste par la seule petite route qui y conduit, nous traversions lors de notre première venue, une terre rose pâle, aux champs délimités par des larges pierres plates plantées à la verticale dans le sol. A l'horizon, se dressaient également des calvaires aux trois croix inégales, affirmant, tel le granit, la religiosité ancestrale des paysans de cette région au Nord-Ouest de l'Espagne, proche de la frontière portugaise.

Cérémonies et processions qui ponctuaient leur Semaine Sainte étaient réputées pour leur archaïsme et leur rigueur. C'est cela, dont nous avions eu connaissance, qui nous avait alors incités à venir les rencontrer, dialoguer avec eux, et, par les images filmées, tenter de rendre compte de leur vie, de leur travail, et de certains de leurs Actes religieux.

Repérages des lieux et tournages commencèrent dès notre arrivée les mardi et mercredi. Les rues et les différents quartiers nous devinrent vite familiers, pas de problèmes pour nous déplacer.

Des actes précis commençaient dès le jeudi matin : un groupe d'hommes de la Confrérie se répartissait les travaux de nettoyage de certains lieux du village.

L'après-midi, devait se dérouler la première procession : les pénitents ayant revêtu les habits de la Confrérie, et pieds nus devaient monter en procession, suivis de la foule des fidèles, jusqu'à un Calvaire éloigné du village.

Cette année, c'était un Jeudi Saint de tempête, de pluie : mais cet état de fait ne pouvait rien empêcher et cette procession devait avoir lieu. Tout cela nous fut confirmé. Cependant la procession fut annulée !

Le Vendredi Saint au matin, dans l'église, des hommes de la Confrérie sortent de la châsse le Christ, dont les bras sont articulés. Ils vont l'installer sur une Croix plantée à l'extérieur, sur la place de l'Eglise.

L'après-midi, tous les fidèles du village sont installés sur la place. Tous les pénitents de la Confrérie sont installés aussi autour de la Croix. De nombreuses personnes sont venues pour assister à cet Acte de la Semaine Sainte. Il est à noter aussi que ces différents publics sont respectueux de ce qui se déroule sous leurs yeux.

Installé dans une chaire qui surplombe la foule, le curé de la paroisse va faire le récit de la Passion du Christ lors de sa descente de la Croix. Un autre officiant joint le geste à la parole : il va enlever la couronne d'épines, il ôtera aussi les clous qui retiennent le Christ à la Croix. Descendu de la Croix, le Christ va être installé à l'intérieur de la châsse.

En tête, un drapeau noir et la bannière noire de la « COFRADIA DEL STO ENTIERRO ». En deux files, les pénitents vont accompagner le Christ, allongé dans la châsse (il en est de même lors de l'enterrement d'un habitant du village : c'est le même rite). Ceux vêtus de blanc et cagoulés[3], ce sont les hommes de moins de soixante ans. Suivent les plus anciens, presque des vieillards, disparaissant sous leur cape brune de berger. Leurs pieds de paysans foulent, comme chaque jour, le chemin caillouteux qui monte vers les champs et conduit à un calvaire.

L'un d'eux boite et peine à suivre. Il se trouve presque poussé par les femmes qui forment une étendue noire où surgissent presque écrasées, quelques taches de couleur. Du bruit crissant des pas sur le sol, émergent des paroles plaintives et lancinantes du « MISERERE ».

*

Il n'était pas dans mon projet de multiplier le nombre d'entretiens. Quelques-uns bien choisis devaient permettre de donner un reflet des habitants de ce village. Francisco PEREZ, l'alcalde, que nous avions interrogé et filmé, nous conseilla de nous entretenir avec Lorenzo SANABRIA (le paysan que nous avions filmé alors qu'il labourait son champ). Il accepta et nous reçut chez lui. A ses côtés, Atilano, son petit-fils, âgé de 8 à 10 ans. Ses parents travaillant à l'étranger, le gamin habitait chez lui. Avec gentillesse et précision, Lorenzo répondit à nos questions, nous ne pouvions en être que touchés et satisfaits ; même il ne s'étonna pas de notre ultime question.

« - Qu'espérez-vous que cet enfant va devenir ? »

« - Maintenant... nous le laissons à l'école... et on ne sait pas encore si l'école lui plaira... S'il a des possibilités ou de la mémoire, il peut s'en sortir. Sinon, il peut rester au village en

[3] A sa mort, chaque membre de la confrérie revêt cet habit blanc. Ce suaire a été confectionné par la fiancée d'un homme lorsqu'il va se marier et qu'il entre dans la confrérie.

travaillant comme moi, comme vous m'avez vu, en marchant derrière ma charrue et mes vaches..."[4]

Nous pûmes aussi nous entretenir avec l'Alcalde, le Curé, et l'Instituteur ; leurs entretiens furent groupés. Des parties de leur réponse furent utilisées pour accompagner certaines images, servant ainsi de commentaire. L'entretien avec la boulangère, femme haute en couleur, fut traité à part, ce que cette femme méritait bien.

Le lundi de Pâques, nous accompagnâmes certains des habitants de Bercianos qui se rendaient au marché-foire qui se tenait dans le village voisin de Rabanales.

Nous aurions pu nous entretenir avec beaucoup d'autres habitants de Bercianos, mais nous étions limités par nos moyens et par le temps. Nous, gens de la ville ou de l'étranger, nous avons été très touchés par l'accueil de ces gens de la campagne. Certes, ils sont pauvres mais ils ne veulent pas être jugés sur cet aspect de leur vie. Ce qui leur importait à chacun, c'est que nous témoignions des actes de leur propre Semaine Sainte. Les rites sont anciens, plusieurs siècles, pensent-ils, mais ils veulent qu'en les perpétuant chaque année, en les léguant à leurs descendants, un peu de chacun d'eux-mêmes se perpétue dans le futur. Ils ne se donnent pas en spectacle, c'est leur foi qu'ils expriment et pensent que les images filmées survivront à leur propre personne.

Les quittant, nous pensions toutefois que nous reviendrions, un jour, à Bercianos.

De retour à Madrid.

Nous étions dans l'impatience de voir les images filmées et d'écouter les sons et les paroles que nous avions enregistrées.

Pour un travail fait sans beaucoup de moyens, nous n'avions pas à rougir du résultat.

*

A la fin du mois d'avril, ma femme et moi nous rendîmes au FESTIVAL CINEMATOGRAPHIQUE DE VALLADOLID ; j'y étais invité comme membre du JURY. Ce genre d'invitation ne se refuse jamais ! De plus, on est amené à voir de près certaines

[4] C'était un soir de la Semaine Sainte de 1974. Les années passèrent et combien de fois par la suite, ai-je entendu ces mots ? Et nous ne manquerions pas de nous demander ce que pouvait être devenu Atilano, ce gamin de 8 ans.

tractations : « un film de production et de réalisation espagnoles ne pourrait sortir sur les écrans du pays que s'il bénéficiait de quelque nomination au palmarès final ! »

*

Il me fallait aussi penser au travail à prévoir pour la seconde année de notre séjour à la Casa de Velasquez. J'avais entrepris l'écriture d'un scénario de long métrage (fiction ou documentaire, je ne savais pas encore). Mais pourquoi ne pas continuer sur le chemin riche des fêtes populaires. En trouver une qui se déroulerait dans les quelques mois à venir : nous y assisterions et pourrions faire quelques repérages, pour un tournage l'année suivante (en 1975). L'occasion se présenta avec la célébration du CORPUS CHRISTI dans un des villages de la province de TOLEDE : CAMUÑAS où nous nous rendîmes le 14 juin 1974.

Célébration de la Dévotion à l'Eucharistie.

Procession du « Corpus Christi » (l'hostie dans l'ostensoir) dans les rues du village. Arrêts à des reposoirs.

Adoration de l'Eucharistie. Confrérie en deux groupes.

Les danseurs (la Grâce et les Vertus). Les péchés. Le mal. Les péchés capitaux. En hurlant, ces derniers vont charger jusque devant l'Ostensoir. Vaincus, ils fléchiront les genoux et ôtent alors leur masque.

Les danseurs, sous la direction de la Madama (LA GRACE), vont accueillir chacun de ceux qui abandonnent le mal[5].

*

En juillet-août, à Paris, je terminais le montage et la sonorisation du film sur le village de Bercianos et de ses habitants, lors de la Semaine Sainte. Pour la construction, j'adoptais le déroulement chronologique des actes de chacun des jours. En premier, situation du village et de ses habitants. Le Jeudi Saint et la répartition du travail le matin. Le Vendredi Saint, le matin

[5] Bien que ce fusse une fête religieuse, c'était un spectacle qui se rapprochait de quelque Mystère, comme au Moyen-Âge. Il ne fallait pas oublier que, pour les Catholiques, dans l'Hostie, il y a la présence « réelle » du Christ.

dans l'Eglise. L'après-midi, l'acte principal de la semaine : la descente du Christ de la Croix, la procession de pénitence jusqu'au Calvaire. Le Dimanche de Pâques : Résurrection (deux processions se rencontrent dans le village : la rencontre de Marie et du Christ).
Regroupés, les différents entretiens : le Curé, l'Alcalde, l'Instituteur, le paysan et son petit-fils.
Pour finir : le lundi, des habitants de Bercianos qui se rendent à Rabanales, village voisin où se déroule une foire-marché.

*

A la Casa des Velasquez, pour la manifestation de fin d'année, si les peintres pouvaient exposer une de leurs toiles, moi, je me trouvais très pauvre. Cependant, j'avais fait tirer sur papier et monter sur plaques de bois, des photogrammes de certains plans du film « Bercianos ».
Les membres de l'Académie des Beaux-Arts s'inquiétèrent auprès de moi de mon travail. Je leur dois qu'ils prirent les difficultés financières en considération. Une rallonge à la première somme prévue et déjà dépensée, permit que le film puisse être achevé.

*

Au mois d'octobre, une projection publique fut organisée à l'Alliance Française à Madrid. Le film y fut bien accueilli.
Par la suite, il fut soumis au Service de la Censure Cinématographique Espagnole. Il n'obtint pas de visa ! (Motifs : film tourné sans autorisation. Reproche nous était fait de ne pas avoir montré qu'il y avait l'électricité dans le village. De plus, ça ne serait pas gentil de projeter ce film en France…).
Pour moi, pour nous, ce que nous avons réalisé, ce film, se veut modeste. Il est un simple témoignage de la vie et de la foi de personnes[6], femmes et hommes rencontrés en Espagne en 1974 au moment de la Semaine Sainte.

[6] Quand, avant de quitter Paris, nous disions que nous allions vivre un temps en Espagne, les réactions ne se faisaient pas attendre : « Mais il y a Franco ! La dictature ! ». Notre réponse : « Et les Espagnols ? »

Je suis bien en accord avec Henri Agel lorsqu'il écrivait que « pour intégrer les éléments sacrés de notre vie, il faut une caméra d'une humilité intelligente et pleine d'amour pour le monde. »[7]

*

Pour la seconde année de notre séjour en Espagne, nous avions décidé de ne pas seulement nous fixer à Madrid mais d'être probablement itinérants. La possession en deuxième année, d'une voiture devait nous permettre de nous déplacer facilement. Certes, dans la capitale, nous avions des contacts que nous pouvions rencontrer facilement. Des amis qui font toujours partie de notre vie. Mais nous voulions également vivre un temps à Barcelone, nous y avions des personnes à rencontrer et peut-être cela nous permettrait de fixer les idées que nous avions et même de les élargir. Car, durant ces mois à venir, je voulais tenter de mettre sur pied un second tournage dont les résultats pourraient donner naissance à un second film (outre le premier dont le tournage à Camuñas était prévu pour la fin Mai-début Juin 1975).
Barcelone, la province de Teruel, l'Aragon étaient des lieux où les Espagnols avaient beaucoup lutté lors de la guerre civile. Je voulais savoir s'il serait possible d'aborder ces thèmes et peut-être d'en traiter certains lors de nouveaux tournages. Peut-être et sûrement mes pensées allaient-elles trop vite en besogne ? Et devrais-je probablement user de biais pour y parvenir ?

*

A Barcelone, nous découvrions « les nouveaux Catalans » (los otros Catalanes). C'est un de nos contacts qui nous le conseilla dès le début de nos rencontres et de nos dialogues. Nous étions très ouverts à ce thème. Pourquoi pas ? Déjà, par le biais des fêtes populaires, nous avions rencontré des Espagnols ; certains qui revenaient de l'étranger juste au moment de la Semaine sainte ou d'autres qui quittaient les villes pour retourner au village. A Barcelone nous fûmes confrontés à ces émigrants de l'intérieur. Manuel R. était prêtre et directeur pédagogique dans une école qui jouxtait le quartier de Carmelo. Il officiait dans un lieu appelé « la BOMBA ». Dans ces deux lieux pullulaient « las barracas ». Il nous emmena avec lui, d'abord à l'école où nous pûmes échanger avec les garçons – des adolescents, très ouverts, qui ne manquèrent pas

[7] Henri Agel – « Exégèse du film » - Edition Aléas – Citation page 85.

de nous interroger, et ensuite dans quelques maisons du Carmelo. Toujours très bien accueillis par les habitants, nous n'eûmes aucune difficulté à revenir pour parler avec eux et ensuite, accompagnés par un jeune, pour les filmer et enregistrer leurs paroles.

Un dimanche avec Manuel, nous allâmes dans « sa paroisse » : une chapelle jouxtant une grande salle de cinéma. Des lieux plus insalubres, qu'à Carmelo quand on parlait avec les habitants de leurs conditions de vie, ils ne manquaient pas de nous montrer le mur de certaines pièces qui suintaient d'humidité... Cependant toujours bien accueillis par ces autres Catalans.
Ils vivaient dans ces « bidonvilles » dans l'attente d'un logement normal, dans l'attente d'un travail. S'ils apprenaient le Catalan, les hommes savaient qu'ils pourraient espérer un travail à la SEAT ou dans une grande entreprise semblable. Dans l'attente, pour certains, ils devaient consacrer leurs forces à « las basuras » dont une décharge existait non loin de leurs habitations, non loin des points où ils venaient se ravitailler en eau dite potable.
Non loin, il y avait un lieu où étaient rassemblés et parqués « los Gitanos ».
Toute une population, plus ou moins mal logée, non loin des dépôts d'ordures et de la société des camions bennes. Tout cela à l'entrée Sud de Barcelone, le long de l'autoroute !
Manuel me disait que jamais jusqu'à présent, il n'avait vu un film où l'on parlait de ces lieux et des problèmes soulevés.

*

« **Campo y Ciudad** » était le titre provisoire de ce que nous projetions de réaliser.
Dans cette nouvelle optique adoptée, nous entrâmes en relation avec Ramón F.J.
Au début de la guerre civile : militant du P.O.U.M., combattant républicain, il avait été emprisonné en 1939. Évadé, il avait dû s'exiler au Chili. Ses enfants étaient nés là-bas, sa petite-fille aussi. Grâce à une amnistie, il avait pu rentrer à Barcelone.
A l'Hospitalet., quartier périphérique de Barcelone, il vivait dans un grand ensemble. Il travaillait le bois, enseignait le catalan à des adultes et militait dans l'entreprise qui l'employait et dans son quartier, attentif à tout ce qui pouvait améliorer la vie des autres, installés et travaillant à Barcelone.

Dans ces grands ensembles, nous pûmes avoir des dialogues avec de nombreux jeunes, les enregistrer et constituer ainsi un certain nombre de documents. Il en fut de même pour les images, je filmais les gens en situation chez eux ou au cours de diverses activités.
Durant tous les mois de cette années 1975, nous sillonnâmes toutes les régions d'Espagne. Quelqu'un rencontré à Barcelone, nous incitait à gagner son village pour y retrouver quelques parents ou quelque ami. Naissait ainsi une sorte de journal composite où la parole serait donnée aux personnes rencontrées. C'était de plus en plus une vision des différents problèmes des habitants dans chacune de leurs régions et dans leur ville d'adoption.
Des tournages et des entretiens eurent lieu à Barcelone (Carmelo – l'Escuela – Bellvitge – la Bomba). L'Aragon (Jeudi et Vendredi Saint à Hijar), un pèlerinage à Belchite (ruines d'un village suite à des bombardements pendant la Guerre Civile), Libros dans le Rincón d'Ademuz (Irène et sa famille – nous les retrouverons dix ans plus tard, à Valence !), c'est ainsi que notre projet s'étoffait !
Du 26 mai au 2 juin eut lieu le tournage à Camuñas.

*

Au moins d'août, sur le chemin de la Galice, nous ne manquâmes pas de nous arrêter à Bercianos de Aliste.
C'était un matin d'été, le village semblait vide de ses habitants. Seules un ou deux femmes nous indiquèrent que tout le village était à battre le blé sur l'aire de battage. Notre surprise fût grande de voir la superficie occupée : un sol doré et brillant où tous les différents moyens étaient utilisés, du fléau à la batteuse à moteur en passant par les traîneaux tirés par les bœufs. Un régal pour les yeux. Je ne manquais pas de filmer tout cela (de nouveaux documents !) Nous échangeâmes un bon moment avec quelques-uns des habitants, tout heureux, de nous voir venir les rencontrer. Lorenzo Sanabria était navré de ne pouvoir rien nous offrir, il nous engageait à passer chez lui en fin de journée. L'alcalde de l'année dernière vint vers nous, lui aussi. Mais il n'était pas du tout d'accord pour être filmé. Vite, ce ne fut pas difficile de comprendre le pourquoi de son accueil. Son gendre, qui travaillait en Allemagne, était là. Il nous invectiva. « Pourquoi venir nous filmer ? Pour montrer aux étrangers comment nous vivons ici, en Espagne ? » Lui et son beau-père ne voulaient pas être filmés.

Je peux préciser que c'est la seule fois que nous reçûmes ce genre d'accueil.

*

MUXIA - Petit port non loin du Cap Finistère.

A chaque avancée que nous effectuions, nous découvrions une nouvelle Espagne. Ce n'est pas simplement le paysage et la géologie, la vie des gens et leur mentalité. Un Basque n'est pas un Castillan, un Catalan n'est pas un Aragonais, un Manchego est loin d'être un Gallego, un Andalou n'est pas… un Andalou est un Andalou. Donc il y a bien plusieurs Espagne.

Là, dans ce petit port, nous sommes restés quelques jours, et à la fin, nous n'arrivions pas à en partir. Des liens et des conversations avec un pêcheur : nous découvrions sa vie, son travail, sa famille et ses enfants, surtout sa fille, que nous retrouverons dans dix ans ! (Nous ne le savions pas encore.)

Sur le chemin du retour, nous découvrions à quelques kilomètres de Ponferrada, le village isolé et presqu'oublié de Peñalba de Santiago. (Ce fût notre LAS HURDES à nous, n'ayant comme pellicule que du NOIR et BLANC, les images qui en résultent n'ont pas d'âge).

*

Achever notre séjour en Espagne nous paraissait bien difficile, quitter ces terres, qui pendant plusieurs mois, avaient été notre vécu. Il restait encore un lien que nous ne pouvions ignorer. Aller mettre nos pieds sur les traces laissées par Juan GOYTISOLO dans « les terres de Nijar ». C'était encore une nouvelle Espagne.

Nous avons traversé les mines de Rodalquilar. Nous ne nous sommes pas perdus.

Nous sommes allés jusqu'au Cortijo del Fraile, de funeste mémoire.

Carlos SAURA n'avait pas encore filmé la pièce de Federico Garcia Lorca « Boda de Sangre ».

A Carboneras, nous avons dormi dans l'hôtel construit pour loger les acteurs et techniciens pendant le tournage du film « Laurence d'Arabie ». Dans cet endroit, dans bien d'autres, des gens sont venus avec des caméras, des chevaux, des comédiens, une main d'œuvre peu onéreuse, un ciel toujours bleu. Des villages entiers de l'ouest américain sont venus. Des kilomètres de pellicule…

Les décors des westerns devenus des musées ! Ils rappellent les villages détruits par la guerre civile : plus rien ne s'y passe, plus rien n'y vit.

Nous nous étions arrêtés et j'avais parlé avec certains des habitants de ces déserts. Eux me parlaient de la Catalogne, de Barcelone. Ils voulaient tout savoir sur la France et la manière dont on y vivait.

C'était un des jours d'octobre 1975...

A Madrid, FRANCISCO FRANCO s'adressait à une foule en délire.

*

Nous rentrions en France.

Une halte à Rodez, sur la muraille : « FRANCO ASSASSIN ».

Je rencontrais alors de nouveaux Espagnols. C'était à Decazeville. Jeunes, ils avaient franchi la frontière et avaient travaillé à la mine. Nous avons pu les interroger longuement.

Ils attendaient la mort de Franco pour retourner un temps voir leur lieu d'origine. Mais ils reviendraient à Decazeville ; c'était là qu'ils avaient vécu, c'est là que vivaient leurs enfants.

*

Paris en octobre 1975

- Rushes de Camuñas (à faire : le montage et la sonorisation).
- Eléments, images et entretiens pour le projet « Campo y Ciudad ».

Ce n'est que dans le courant de l'année 1976 que je pus trouver la possibilité d'une coproduction pour la finition de Camuñas. J'avais organisé une projection du pré-montage effectué à Madrid, pour Madame Colette CASTAGNO, responsable de la collection MŒURS ET TRADITIONS au sein du bureau des séries de la SFP (Société Française de Production). J'avais travaillé avec elle durant l'été 1973 comme chef de production à l'ORTF. Elle portait beaucoup d'intérêt à ce que nous avions tourné en Espagne. Montage et sonorisation seraient effectués avec une cheffe monteuse et des techniciens-son de la SFP dans leurs locaux, à Bry-sur-Marne.

Tout cela sous ma direction.

Le négatif du film (développé et tiré en copie de travail dans un laboratoire à Madrid) avait été déposé à mon retour et par mes soins au Laboratoires ECLAIR.

L'année précédente, en 1974, le négatif du film » Bercianos » avait aussi été déposé dans ce même Laboratoire Eclair où le montage du négatif et le tirage des copies avaient été effectués.

Un seul hic.

Les services de la SFP désiraient récupérer le négatif du film Camuñas pour en effectuer les travaux nécessaires une fois le montage et le mixage achevés pour le tirage des copies standard.

C'est le transfert de ce négatif qui ne pût être opéré, Monsieur CHEVALIER ne voulant pas en donner l'autorisation.

Tous les problèmes de droits d'auteur et autres furent soulevés. Ils ne pourraient pas être réglés dans les meilleurs délais.

Seul un jugement en référé pût permettre de sortir de cette impasse. Pour achever le film, le Laboratoire ECLAIR devait remettre les éléments négatifs du film « Camuñas » au laboratoire de la SFP.

C'est ainsi que le montage eût lieu en septembre-octobre 1976, et le mixage des sons et le tirage de la première copie standard, au début de l'année 1977.

Ce film devait être invité au festival du film à San Sebastian, mais en 1976 !

*

Restaient en rade les éléments tournés pour le second film que j'avais envisagé « Campo y Ciudad ». Je ne trouvais personne – côté production – qui fusse intéressé par le thème que nous voulions traiter.

Mais dans le temps, ceci donna lieu à un autre projet plus étoffé qui s'intitulera « CES GENS DU PEUPLE QUE NOUS AVONS RENCONTRES EN Espagne ».

*